

A close-up portrait of Eliot Weinberger, an older man with grey hair, wearing a dark suit, white shirt, and red patterned tie. He is looking slightly to the right with a subtle smile. The background is black.

**"Pour sûr",  
dis-je**

**Eliot Weinberger**

**OeO (Oeuvres ouvertes)**

Eliot Weinberger

**« Pour sûr », dis-je.**

*Traduction d'Auxeméry*

*Quelques rappels pour permettre la compréhension du texte d'Eliot Weinberger. Les étudiants américains se regroupent parfois en « fraternités » qui donnent lieu à des bizutages. L'Ivy League désigne l'ensemble des établissements d'enseignement supérieur (les « colleges » de Yale, Princeton, Harvard, &c.) dont la fondation remonte à l'époque coloniale. L'ex-président Bush fut plus connu dans sa jeunesse pour ses excès de boisson que pour ses performances intellectuelles. Decision Points est le titre du livre publié par l'ex-président en novembre 2010. La campagne de promotion lui a permis de faire de nombreuses apparitions télévisées et une tournée de conférences, et le succès de son ouvrage a été rapide et énorme. Bush a reçu 7 millions de dollars pour un million et demi d'à-valoir. Le principal ghost writer (le « nègre ») en est l'ancien rédacteur des discours de la Maison Blanche Christopher Michel, comme indiqué par E. Weinberger. La publication a fourni à « Junior » l'occasion de donner une réception monstre à l'Université Méthodiste de Dallas pour la mise sur pied d'un George W. Bush Presidential Center à sa gloire. L'événement a réuni 2500 invités, parmi lesquels des centaines d'anciens collaborateurs. L'ancien vice-président Cheney y a déclaré : « Quand les temps étaient durs et que les critiques étaient fortes, vous avez toujours affirmé que vous aviez foi dans le jugement de l'histoire, et l'histoire est en train de changer d'avis. » Junior a renvoyé la balle en déclarant à son tour, lorsque Cheney s'est trouvé hospitalisé : « Cheney a été un grand vice-président, et je suis fier de me dire son ami. » Manière de gommer en public les dissensions réelles existant entre les deux hommes, à propos du directeur de l'équipe de Cheney, du nom de Lewis I. Libby, que Bush prend à partie dans son livre. – En ce qui concerne les textes de Foucault, nous avons traduit la version citée en anglais par*

*l'auteur, sans recourir à l'original. Et rappelons que la désignation courante aux USA de « 9/11 » est celle de la date des attentats du 11 septembre 2001, et que « Condi » et « Rummy » sont les surnoms de Condoleezza Rice et de Donald Rumsfeld. L'auteur fait la liste des autres rôles de composition de l'univers bushite, et nous n'avons pas jugé utile de rappeler leurs exploits de sectateurs, qui sont largement connus du monde. De même nous n'avons pas toujours traduit la formulation spécifique des hautes œuvres du régime, sauf à en donner un équivalent sur certains points du texte, où la compréhension de l'ensemble de l'œuvre bushite serait bloquée dans notre langue. Le NSC est le Conseil National de Sécurité de la Maison Blanche.*

Le traducteur

À la fin des années 1960, George Bush Jr. était à Yale, occupé à marquer le cul des ânes, en gage d'allégeance à la fraternité Delta Kappa Epsilon, avec un cintre porté au rouge. Michel Foucault se trouvait à la Société Française de Philosophie, en train de traiter de la question suivante : « Qu'est-ce qu'un auteur ? »

Ces deux êtres, inutile de le dire, ne se sont jamais rencontrés. Il se peut que Foucault ait visité le Texas durant une de ses tournées de conférences, mais Junior, pour autant qu'on sache, n'a jamais poussé ses réjouissances sado-maso au-delà de l'Ivy League – les romanciers devront inventer une rencontre de hasard dans un club en sous-sol à Austin. Bien plus, l'ignorance générale de Junior dans tous les domaines, à part celui des sports professionnels, s'étendaient naturellement à la nation connue sous le nom de France. Lors de son premier voyage à Paris en 2002, Junior, président en exercice des États-Unis, se trouvait aux côtés de Jacques Chirac pour une conférence de presse et déclara : « Il n'arrête pas de me dire que la nourriture d'ici est formidable et je vais lui donner une chance de me faire voir ça dans la nuit qui vient. »

Foucault trouvait que ses théories étaient déjà comprises, de façon peu convaincante parfois, chez des écrivains tels que Proust ou Flaubert. Il est mort en 1984, alors que Junior était encore un petit gars des fraternités qui prenait de la bouteille, et il n'a pas vécu assez pour voir advenir l'éventualité lointaine de ce texte-là. En ce qui concerne les questions qu'il déclarait, même alors,

dépassées sans espoir, il y a celles qu'on ne saurait poser à propos des *Decision Points* « de » George W. Bush (ou de « George W. Bush ») : « Qui parle en réalité ? Est-ce en réalité lui ou quelqu'un d'autre ? Quelle en est l'authenticité ou l'originalité ? Et quelle part de son moi profond exprime-t-il dans son discours ? »

*Decision Points* a un rapport à George W. Bush identique à celui d'une ligne d'accessoires de mode ou un parfum avec la vedette de cinéma dont elle porte le nom ; il a sans doute travaillé à titre consultatif. Les mots eux-mêmes ont été mis en forme par : Chris Michel (le jeune rédacteur de discours et fervent acolyte, qui était à Yale avec la fille de Bush, Barbara) ; un éditeur indépendant, Sean Desmond ; le personnel de Crown Publishing (qui, selon certaines sources, a payé 7 millions de \$ pour le livre) ; une équipe d'une douzaine de documentalistes ; et des tas d'« amis de confiance ». Foucault : « Quelle différence cela fait-il de savoir qui parle ? », « La marque de l'écrivain n'est rien d'autre... que la singularité de son absence. »

En tant que texte postmoderne, de nombreux passages du livre sont des pastiches de moments tirés d'autres livres, incluant des scènes dont Bush lui-même n'a pas été témoin. Ces instantanés sont pris dans les ouvrages de membres de l'administration Bush et dans les comptes-rendus de journalistes, comme les *Plan of Attack* et *Bush at War* de Bob Woodward. Pour achever le cycle de la postmodernité, il y a des bouts de dialogue piqués à

Woodward, lequel est célèbre pour être un inventeur de dialogues.

À l'occasion, tel ou tel membre de l'équipe *DP* va insérer une phrase lyrique – les larmes sur les visages noirs de suie des gens chargés des secours lors du 9/11 « se taillant un chemin dans la saleté comme des ruisseaux dans le désert » – mais la majorité de cette prose ressemble à ceci :

*J'ai dit à Margaret et au Chef-Adjoint du Personnel Josh Bolten que je considérais cela comme une décision à longue portée. J'ai mis en place un processus pour la prendre. Je devais mettre au clair les principes qui me guidaient, écouter les experts de part et d'autre dans le débat, parvenir à une conclusion provisoire, et la soumettre à des gens de conseil pertinent. Après avoir finalisé une décision, il me fallait l'expliquer au peuple américain. Et enfin, je devais mettre en place un processus de façon à m'assurer que ma politique était mise en application.*

Il y a environ 500 pages du même tonneau, qui rappellent les gars actuels des affiches post-mod, Tao Lin et ses déclarations anesthésiées, et Kenneth Goldsmith et son « écriture non-créative », sur le modèle de la transcription d'une année de bulletins météo quotidiens à la radio. Foucault note : « L'écriture, de nos jours, s'est libérée du thème de l'expression. »

Même le titre du livre dissocie le signifiant du signifié. « Decision points », c'est du parler d'affaires pour désigner une liste de facteurs, couramment indiqués par une petite

boule dans le système des présentations de PowerPoint, qui pourraient entrer en ligne de compte avant la prise de décision. En dépit de ce qui est déclaré au-dessus, Bush n'a jamais cessé de tenir compte. Il est le Décideur qui agit sous impulsion et « brusquement », en passant sur sa « clarté d'esprit ». Dans les lignes les plus effrayantes du livre, on le voit se permettre de glisser en douce que ses raisons d'envahir l'Afghanistan et l'Irak étaient de simple vengeance, laquelle est assurément la qualité émotionnelle la moins désirable qu'on attendrait d'un dirigeant mondial qui dispose de l'accès à l'armement nucléaire. Sur le 9/11 le texte dit ceci : « Mon sang bouillait. Nous allons découvrir les gens qui avaient fait ça, et leur botter le cul. »

L'équipe *DP* a bien entendu créé « un espace dans lequel le sujet écrivant disparaît constamment » ; on n'apprend presque rien sur George W. Bush dans ce livre. Les noms de centaines d'autres gens sont mentionnés, presque toujours de façon élogieuse – c'est, à sa manière, le discours de distribution des prix le plus long du monde – mais aucun d'entre eux, en dehors de la famille Bush, n'a la moindre vie en tant que personnage. Chaque personne nouvelle est présentée en une seule phrase, qui note plus ou moins les faits suivants : 1/ origines texanes ; 2/ succès sportifs à l'université ; 3/ service militaire ; 4/ profondeur de la foi religieuse. La phrase se termine sur trois caractéristiques personnelles : « honnête, vertueux et droit » ; « brillant esprit, modestie désarmante et énergie vigoureuse » ; « homme d'état, avocat solide et pôle d'attraction pour gens de talent » ; « vive intelligence, capable de profondeur, débordante d'énergie » (ceci pour



Condi) ; « pertinent, s'exprimant avec clarté et homme de confiance » (là, c'est Rummy) ; « homme avisé, ayant des principes et humain » (Clarence Thomas), ; et ainsi de suite. Et donc la personne en question fait ce que Bush lui dit de faire.

Bush est le héros solitaire de chaque page de *Decision Points*. Très peu de paroles lui sont attribuées, en dehors des enregistrements publics des discours et des conférences de presse, et dans la presque totalité de ces déclarations, il se démène, il est aux commandes, et rouspète contre les insuffisances de ses subordonnés :

*« Bon sang, qu'est-ce qui se passe ? », demandai-je lors d'une réunion du NSC en avril dernier. « Pourquoi diable n'arrête-t-on pas ces escrocs ? »*

*« Le temps que Colin arrive à la Maison Blanche pour la réunion, ça devrait être réglé. »*

*« Il faut qu'on trouve ce qu'il sait », c'est ce que je demandai de faire à l'équipe. « Quelles sont vos options ? »*

*« Pour sûr », dis-je.*

*« Où diable est Ashcroft ? », demandai-je.*

*« Allez-y », dis-je. « C'est exactement ce qu'il faut faire. »*

*« Nous allons garder confiance et patience, rester calmes et fermes sur nos positions. », ai-je dit.*

*« Et merde, on peut faire plus une chose à la fois », dis-je à l'équipe chargée de la sûreté nationale.*

*Comme je l'avais dit à mes collaborateurs, « Je n'ai pas pris ce boulot pour jouer petit bras. »*

*« C'est un bon début, mais ce n'est pas assez. », lui dis-je. « Revenez à la planche à dessin et voyez plus grand. »*

*« Nous n'avons pas 24 heures », dis-je avec un peu d'aigreur. « Nous avons déjà trop attendu. »*

*« Qu'est-ce qui se passe, bon sang ? », demandai-je à Hank. « Je pensais que nous allions faire une affaire. »*

*« C'est ça. », dis-je en prenant le ton cassant.*

Comme le dit Foucault, « Le nom de l'auteur sert à caractériser un certain mode d'être du discours. »

C'est la chronique de l'Ère Bush sans Alertes au Terrorisme en couleurs codées ; ni Frites de la Liberté ; ni Halliburton ; ni Healthy Forest Initiative (qui a permis l'abattage des arbres dans les zones de vie sauvage) ; ni Clear Skies Act (loi qui a réduit les normes de pollution de l'air) ; ni New Freedom Initiative (qui a proposé de soumettre tous les Américains, à commencer par les écoliers, à un dépistage des maladies mentales ; ni brochures vendues par le Service des Parcs Nationaux expliquant que le Grand Canyon a été créé par le Déluge ;

ni recherches par les Instituts Nationaux de Santé sur le fait de savoir si la prière peut guérir le cancer (« impératives », parce que les pauvres ont un accès limité aux soins médicaux) ; ni dissimulation de la mort de la vedette de football Pat Tillman en Afghanistan, sous des « tirs amis » ; ni « Total Information Awareness » du Bureau d'Information et de Vigilance ; ni Projet pour le Nouveau Siècle Américain ; ni invention du sauvetage héroïque de la personne de Jessica Lynch ; ni Fox News ; ni centaines de millions dépensés pour « l'éducation à l'abstinence ». Ça ne marche pas avec la théorie de Cheney de l'« exécutif unitaire » – essentiellement du fait que ni le Congrès ni les cours ne peuvent dire au président ce qu'il a à faire – ou avec l'usage fréquent par Bush des « déclarations de signature » pour indiquer qu'il ignorerait complètement un projet de loi que le Congrès venait de faire passer.

Il est extraordinaire de voir à quel point un grand nombre d'acteurs majeurs du Monde de Bush sont là Disparus au cours d'Opérations. Sont entièrement absents, ou mentionnés seulement en passant, Paul Wolfowitz, Richard Perle, John Yoo, Elliott Abrams, Ahmed Chalabi, Ayad Allawi, Rick Santorum, Trent Lott, Tom DeLay, Richard Armitage, Katherine Harris, Ken Mehlman, Paul O'Neill, Rush Limbaugh. Apparaissent à peine John Ashcroft, Samuel Alito, Ari Fleischer, Alberto Gonzales, Denny Hastert, John Negroponte and Tom Ridge. Condi et Colin Powell reçoivent des rôles mineurs, et quant à Rummy, il est amplement réduit à une ombre

qui passe. Personne n'est autorisé à voler une scène à la vedette.

L'énorme trou noir que comporte le livre, c'est le Grand Marionnettiste lui-même, Dick Cheney, l'homme qui fut le premier ministre de la tête de proue présidentielle Bush. Dans *Decision Points*, comme dans les années Bush, il est presque toujours en train de se cacher dans un lieu sans nom précisé. Quand il fait une apparition au hasard des pages, il n'est plus qu'un des membres de l'équipe Bush. Le message implicite est que Washington était une ville trop petite pour deux Décideurs.

Deux fois seulement dans ce livre épais la présence de Cheney nous est rendue sensible. Il se plaint du refus de Bush d'accorder son pardon à Scooter Libby : « Je ne peux croire que vous allez abandonner un soldat sur le champ de bataille. » (Mais la scène est tirée d'un article de journal, où la phrase n'est pas attribuée à Cheney mais à un membre anonyme du personnel, et prononcée en référence à Bush, mais pas directement adressée à lui.) Et il y a un aperçu de la façon dont Cheney savait appuyer en expert sur les boutons du macho Bush :

*Dick Cheney s'inquiétait de la lenteur du traitement des affaires diplomatiques. Il fit une mise en garde : Saddam pourrait employer ce temps-là de fabriquer des armes, de cacher des armes, ou fomenter un attentat. Lors d'un de nos repas hebdomadaires de l'hiver, Dick me demanda droit dans les yeux : « Allez-vous vous occuper de ce type, oui ou non ? » C'était sa manière de dire qu'il*

*pensait que nous avions donné assez de temps à la diplomatie. J'appréciai la rude franchise du propos de Dick. Je lui dis que je n'étais pas encore prêt à bouger. « Oké, Monsieur le Président, c'est vous qui décidez. », dit-il. Et puis il déploya une de ses bannières favorites. « C'est pour ça qu'ils vous filent de gros billets. », dit-il avec un aimable sourire.*

Si Cheney a été abandonné sur le plancher de la salle de montage, l'acteur surprise de second plan, c'est Papa. Nous en savons tous trop sur le Drame de la Famille Bush : Papa l'étudiant Phi Beta Kappa et l'athlète vedette du collège, Junior dans les mêmes écoles étant, lui, un médiocre corniaud qui ne serait jamais le chef d'équipe et serait réduit au rôle de majorette ; Papa le pilote de la Seconde Guerre Mondiale, le héros (en fait tenu pour un couard en dehors de Kennebunkport, mais c'est une autre histoire), Junior étant AWOL (= En Absence Irrégulière) de la Texas Air National Guard ; Papa le pétrolier prospère, Junior perdant, lui, des fortunes dans des puits à sec, continuellement renfloué par les copains de Papa. Quand le mouton noir *loser* – et pas son sérieux frère Jeb, qui était formé à la tâche – inexplicablement devint président, Junior se fit remarquer en choisissant deux exaltés unilatéraux de la *Pax Americana*, Cheney et Rumsfeld, que le diplomate Papa ne pouvait supporter. Son obsession de virer Saddam – ce qui, au contraire de ce que dit *Decision Points*, était évident dès la Premier Jour de son gouvernement – fut considéré par beaucoup comme une réaction à l'« échec » de Papa (selon la bande u Projet pour un Nouveau Siècle Américain) quant à l'invasion de Bagdad pendant la Guerre du Golfe. Même le meilleur

ami de Papa, Brent Scowcroft, a fait une déclaration publique contre la menace de guerre. Pendant sa présidence, Junior était susceptible sur ce sujet, et il répondit à merveille, quand on lui demanda s'il sollicitait l'avis de son père : « Je fais appel à un père qui se situe plus haut. »

De façon inattendue, Papa est partout dans le livre, et père et fils y sont en permanence en train de se déclarer mutuellement leur fierté et leur amour éternel. L'équipe de *DP* ressent même le besoin de citer en leur entier les mots de Papa quand Junior a été élu président pour la seconde (bon, en fait, la première) fois : « Félicitations, fiston. » La configuration de piété, de patriotisme, de justification filiale et de mise en avant de soi se trouve là, dans ce qui est peut-être le passage le plus précisément dramatique du livre :

*Je me tenais debout auprès de Mère et Papa lors d'une soirée pour les chants de la Veille de Noël quand l'aumônier de la Marine s'approcha. Il dit : « Monsieur, j'arrive du Wilford Hall de San Antonio, où reposent les troupiers blessés. J'ai dit aux gars que s'ils avaient un message pour le président, je vous verrais ce soir. »*

*Il continua. « Ils ont dit : 'Dites au président, s'il vous plaît, que nous sommes fiers de servir un grand pays, et nous sommes fiers d'être au service d'un grand homme comme George Bush.' » Les yeux de Papa s'emplirent de larmes.*

(Il est très possible que cet aumônier de la Marine emploie des expressions comme « où reposent les troupiers blessés », mais en tout cas, il existe de fait

quelques scènes d'hommes mûrs qui pleurent dans *Decision Points*, surtout des hommes en uniforme, en train d'écouter Bush parler. Le livre, jouant peut-être délibérément sur les cordes sensibles du public qu'il vise, est tout à fait semblable à la musique country et western : à moment donné, ils vous remuent l'enfer de fond en comble et tout de suite après ils vous prennent les tripes à pleurer.

Mère – jamais elle n'est Maman – fait fréquemment surface en émettant une remarque cinglante. Junior court un marathon, et, bien entendu, c'est à ce moment-là que Mère et Papa sont, eux, en train de sortir de l'église. Debout en haut des marches, Papa applaudit : « C'est bien mon fils ! » et Mère pousse son cri : « Remue-toi, George ! Y a encore des obèses devant toi ! » Quand Junior décide d'entrer en lice pour devenir gouverneur, la réaction de Mère est d'une grande simplicité : « George, tu peux pas gagner. » Non rapporté, l'indélébile commentaire de Mère sur la Guerre Irakienne : « Pourquoi faudrait-il qu'on soit informé des morts et des sacs à cadavres ? Pourquoi faudrait-il que je me tracasse l'esprit avec des choses pareilles ? » Par contre, le seul morceau du livre entier où les médias trouveront leur compte, c'est la scène du faut-envoyer-ce-garçon-se-faire-soigner, où Mère fait une fausse couche à la maison, demande à Junior de l'emmener à l'hôpital, et lui montre le fœtus de son frère, qu'elle a mis pour une raison X dans un bocal.

Bush prétend que c'est à ce moment-là qu'il est passé du côté des « laissez-les vivre », résolument opposé à

l'avortement et, par la suite, aux recherches sur la cellule-souche de l'embryon. (L'idée n'en serait donc pas venue à Mère. À l'époque, les patriciens Républicains comme les Bush se faisaient les avocats du contrôle des naissances ; à l'instar de Margaret Sanger, ils ne voulaient pas voir se reproduire à l'infini la populace mal lavée. Papa siégeait même au conseil de la branche texane de la Planification Familiale.)

*Decision Points* fait étalage de sa postmodernité en brouillant la distinction entre fiction et non-fiction. Pour le dire clairement, les parties qui ne sont pas de purs et simples mensonges – en particulier les comptes rendus sur l'ouragan Katrina et les prémices de la guerre d'Irak – sont les moitiés situées du bon côté de semi-vérités. Les légions de journalistes d'investigation amateurs, sur l'internet – comme à l'habitude, en faisant le boulot les grands médias ne vont pas au fond des choses – établissent minutieusement la liste complète de ces mensonges. Gerhard Shroeder a déjà établi que le passage dans lequel il apparaît est complètement falsifié. Et même Mère est intervenue. Dans une interview récente à la télévision, elle a déclaré qu'elle n'avait jamais montré ce bocal à Junior, mais que c'était « Paula » qui l'avait fait. (On suppose que cette Paula dont il est question serait la bonne.)

Plus généralement, le Bush des *DP* n'a que peu de relation avec le George W. Bush du souvenir. Le *DP-B* est toujours plongé dans des rapports ; *GWB*, lui, exigeait des résumés d'un paragraphe, qu'on lui fournissait d'habitude oralement. (Rumsfeld, qui connaissait son homme,



présentait ses rapports quotidiens sous des couvertures de couleurs chatoyantes qui comportaient une photo de combat émouvante, accompagnée d'une citation inspiratrice tirée de la Bible.) Le *DP-B* mentionne en permanence ses livres favoris et assure qu'il en lisait deux par semaine lors de sa présidence ; *GWB*, lui, était, d'après les rumeurs, dyslexique, et ne lisait rien d'autre que le Livre (tout à fait comme son pendant, cet autre méchant garçon de bonne famille, Oussama ben Laden.) *GWB* était célèbre pour ne jamais poser de questions dans les réunions, mais le *DP-B*, lui, affirme :

*J'apprends mieux en posant des questions. Dans certains cas, je creuse pour comprendre un problème complexe. D'autres fois, je déploie une batterie de questions pour tester les connaissances de mes informateurs. S'ils n'arrivent pas répondre avec concision et en bel et bon anglais, le drapeau rouge se lève, et ça veut dire qu'ils n'ont peut-être pas vraiment saisi le sujet en question.*

Le *DP-B* travaille sans relâche afin de garder libre le monde libre ; *GWB* passait, lui, de longues heures à la Maison Blanche à faire de la gym et prenait plus de vacances qu'aucun autre président. Le *DP-B* de 29 ans va à Pékin faire une visite à Papa, puis, ambassadeur, il réfléchit sur les Révolutions Française et Russe, et en assimile d'importantes leçons sur la liberté et la justice ; le *GWB* de la réalité disait à l'époque qu'il y allait pour « sortir avec des Chinoises ».

Dans le livre, comme dans sa vie, le postmoderniste Bush relève du simulacre : un sang-bleu du Connecticut

qui jouait au cowboy texan, bien qu'il ne sût pas monter à cheval et végât dans un « ranch » sans bétail. Il était, et il est toujours, au comble du bonheur quand il est entouré de professionnels dans les trois domaines où il fut un raté notoire : l'athlétisme, l'armée et les affaires. Il ressemble au supporter sportif qui s'habille du maillot de l'équipe pour suivre le match. Des références à son « service militaire » reviennent fréquemment tout au long du livre, comme s'il n'avait pas en fait été rien d'autre qu'un passage de quelques mois pour y échapper. Il fut le seul, président américain moderne à se montrer en public en uniforme militaire – même Eisenhower ne le porta jamais durant sa présidence – à la façon du despote chamarré d'une république bananière. Il a dit qu'un de ses moments de véritable fierté fut de faire officiellement le premier lancer dans une partie de baseball des World Series. En frontispice du livre on voit la photo de Bush dans un autre de ses grands moments, lorsqu'il pose sur les ruines des Tours Jumelles avec un mégaphone de majorette, comme un des types qui travaillaient aux secours.

Petit chiot dans la vallée des mâles alpha, chétif par rapport à Papa, humilié par Mère, il devint de façon tout à fait classique un tyranneau par compensation : marqueur de cul d'ânes, connu pour ce qu'il appelle sa pratique de l'« aiguillon » verbal ; patron habitué à accabler de jurons ses subordonnés et inventer des surnoms blessants pour les gens de son entourage, président raillant les terroristes, imaginaires en grande partie, tout en les défiant de « venir s'y frotter ».

Il était connu pour ignorer la souffrance, celle de la torture des prétendus terroristes incluse, torture qu'il approuvait sans équivoque et ouvertement. Qui peut oublier ses moqueries, lorsqu'il était gouverneur, à l'endroit de Karla Faye Tucker, que même le pape essayait de sauver de la chaise électrique ? Ou bien sa prestation humoristique sur « qui cache les ADM ? » lors du dîner des Correspondants de la Maison Blanche ? Ou encore ce Bush, l'homme de la chose militaire, qui coupa les allocations des anciens combattants et ne fit rien pour les conditions de vie épouvantables dans les hôpitaux pour anciens combattants ? Ou celui qui décima les agences de protection de santé et de sûreté publiques ?

Le livre nous dit que, pour lui, le pire moment de sa présidence ne fut pas le 11 septembre, ni ces centaines de milliers de gens qu'il a fait tuer ou estropier, ou les millions qu'il a mis à la rue en Irak et privés de travail aux États-Unis, mais quand le rappeur Kanye West a dit, lors d'une collecte de fonds pour les victimes de Katrina, que Bush ne se souciait pas des noirs.

West n'avait qu'à moitié raison. Bush n'est pas particulièrement raciste. Il n'a jamais décrit les Hispaniques comme des hordes d'effrayants envahisseurs ; Condi était sa copine de séances de remise en forme et, virtuellement, sa seconde épouse ; il était plein de respect pour Colin Powell ; et il était parfaitement à son aise dans les deux secteurs les plus intégrés de la société américaine, l'armée et les sports professionnels. Ce n'était pas qu'il ne n'eût aucun souci des noirs. En dehors de sa famille, il ne

se souciait pas des gens, et Billy Graham lui avait enseigné que « nous ne pouvons gagner l'amour de Dieu par de bonnes actions » – mais seulement par Sa grâce, et Bush savait qu'il l'avait déjà reçue.

Au moment où j'écris, *Decision Points* a été vendu à près d'un million et demi d'exemplaires. Les groupes conservateurs achètent ces choses par paquets, et ça a été le cadeau de Noël parfait pour tous les tontons américains. Plus encore, en seulement deux années depuis qu'il a quitté Washington, Bush s'est mis à ressembler à l'homme de raison, en regard de ces Républicains qui ont accédé par élection à de hautes fonctions. À la différence de ces gens-là, il n'était un de ces Chrétiens des « valeurs familiales » qui aimait que des prostituées l'habillent de couches de bébé ; il n'a pas eu à payer une amende d'un milliard sept de \$ (oui, milliard) pour avoir escroqué le gouvernement ; il n'a pas fait partie des gens qui ont appelé à brûler le Coran ; il ne croit pas qu'Obama est un musulman kényan allié aux terroristes, qui est en train de construire des camps d'internement pour les dissidents ; il ne croit pas que les gens d'origine hispanique devraient être arrêtés au hasard et qu'on devrait leur demander de prouver leur état d'immigrés ; il n'est pas partisan d'une invasion militaire du Mexique, ni d'un amendement constitutionnel déclarant que les États-Unis ne peuvent être assujettis à la loi de la Charia, ni d'une barrière électrique le long de la frontière canadienne, ni de la peine de mort pour les médecins qui pratiquent l'avortement ; il ne croit pas que les pistes cyclables dans les grandes villes font partie d'un complot des Nations Unies pour imposer

un gouvernement mondial unique. Les Palinites et les Faiseurs de Tea Party font les gros titres, mais ce sont les néoconservateurs à la vieille mode qui détiennent encore le pouvoir, et ils peuvent parfaitement pousser le toujours patient Jeb Bush – pratiquement le seul Républicain restant qui jouisse à la fois d’une sourde respectabilité conservatrice et d’une reconnaissance nationale de son nom – à se présenter à la présidence en 2012.

En dépit du chiffre des ventes, il est peu probable que beaucoup de gens lisent jamais *Decision Points*, et même qu’un petit nombre arrivent à le lire jusqu’au bout. Ceux qui le feront y trouveront encore trois révélations, à part celle du fœtus dans le bocal. Junior a tué le poisson rouge de sa sœur en versant de la vodka dans l’aquarium. Il fut persuadé de se présenter à la présidence après avoir écouté un sermon sur Moïse qui guidait les Israélites hors d’Égypte. Et, en tant qu’homme aimant aller au lit de bonne heure, à 10 heures du soir, dans la nuit du 11 septembre 2001, le Président George W. Bush se plaignait parce qu’il devait aller se coucher.

Il estime que son livre « se révèlera utile pour ceux qui ont des choix à faire dans la vie ».

Mis en ligne le 4 février 2011

OeO (Œuvres ouvertes)